

Pivot a donc tiré le rideau après avoir fait, quinze années durant, les délices de nos vendredis soirs. Regrets unanimes chez les amateurs de livres. Bien sûr, il reste PPDA, et Rapp reprendra le créneau d'"Apostrophes" dès la rentrée, mais personne ne remplacera celui qu'un sondage français avait élu "l'ami public numéro un". Irremplaçables, son air goguenard, sa bonhomie provinciale, son mélange de rouerie et de naïveté. L'homme n'avait pas son pareil pour faire mousser un débat et pour tirer les vers du nez des plus grands.

Tels sont les propos qu'on a lus et entendus partout au moment de la dernière d'"Apostrophes". Nul, je suppose, ne les contestera. J'ai moi-même été un spectateur assidu de cette émission qui me paraît avoir été, par l'intérêt de ses sujets, la qualité de ses intervenants, et plus encore, celle de ses débats, l'une des plus passionnantes jamais diffusées sur les écrans cathodiques. Deux choses me gênent, cependant. Deux malentendus trop souvent ressassés qui concernent en fait l'ensemble des émissions dites littéraires.

D'abord, j'entends dire de toute part que le départ de Pivot est une mauvaise affaire pour le monde des lettres. "Apostrophes" n'avait-il pas le pouvoir de décupler la vente des livres en quelques jours? Et nombre d'éditeurs ne basaient-ils pas une bonne part de leur politique de promotion sur le passage à cette émission? Sans doute. Mais cela est pour le moins inquiétant. N'y a-t-il pas



quelque paradoxe à voir ceux qui ont pour vocation de diffuser un produit durable, profond et subtil baser leur promotion sur la fugacité et la légèreté de l'image télévisuelle? Ces derniers prophètes de la culture que sont les littéraires ne risquent-ils pas de perdre leur âme à se subordonner aux contraintes du look et de l'audimat médiatiques?

Il convient de bien comprendre que si la télévision fait vendre des livres, c'est pour des raisons qui sont totalement étrangères à la nature de ceux-ci: le bagou de l'auteur, son aisance à converser devant une caméra, son habileté à répondre aux questions embêtantes, en un mot son image médiatique.

Qu'importe, me direz-vous, du moment que cela fait vendre! Voilà le plus inquiétant. Dès lors que "faire vendre" devient le souci prioritaire, le livre se mue en un produit comme un autre, et partant, perd toute sa raison d'être.

Il est vrai que d'aucuns trouvent aujourd'hui normal et inéluctable de subordonner le langage du texte à celui de l'image. On connaît l'idée de McLuhan: la civilisation de l'audio-visuel serait appelée à supplanter celle de l'imprimé. Mais c'est là une complète illusion. Pour que l'image puisse devenir un support culturel véritable, il faudrait qu'elle soit mémorable: or c'est tout le contraire qu'offre l'écran cathodique avec son flux ininterrompu d'images linéaires qui s'annulent les unes les

autres. S'il est évident que la télé compte plus d'adeptes que le livre, il reste qu'elle lui demeure largement inférieure (le contenu complet d'un journal télévisé d'une demi-heure tient en trois ou quatre colonnes de journal) et qu'elle aura toujours besoin de lui comme antidote, ou tout au moins comme complément. Le livre en revanche se suffira toujours à lui-même. Le jour où sa survie dépendra des émissions littéraires n'est pas près d'arriver.

Le second motif de ma perplexité est le qualificatif "littéraire" qu'on associe généralement aux émissions du type d'"Apostrophes". Il y a là à mon sens un formidable malentendu. Le sujet de ces émissions n'est en effet pas la littérature, mais les écrivains qui parlent de leurs livres. Or il est bien évident qu'écrire et parler sont deux choses fondamentalement différentes. Comme l'a dit fort justement Marguerite Duras, *l'écrit vient d'une autre région que la parole orale. C'est une parole d'une autre personne qui, elle, ne parle pas.* (Propos recueillis par Aliette Armel dans le Magazine littéraire n°278, juin 1990, p.19). Ainsi, il est permis de penser que si l'on écrit, c'est précisément pour pallier les déficiences du langage oral, pour exprimer ce qui n'aurait pu être dit autrement que par ce moyen.

Force est dès lors de constater que les émissions comme "Apostrophes", qui valorisent avant tout les talents oratoires et la présence physique des écrivains, n'ont rien de réellement littéraire; au contraire, elles véhiculent dans le grand public une image dénaturée du littéraire en laissant croire que la valeur d'un livre dépend de la prestance de son auteur.

On me rétorquera que bien souvent, les écrivains eux-mêmes se posent comme les garants de leurs textes, ne demandent pas qu'on fasse de différence entre ce qu'ils écrivent et ce qu'ils disent. Je veux bien, mais peut-on alors parler de littérature? Lorsqu'il y a thèse à défendre, arguments à développer, réalités à décrire, on a affaire à un essai, à une biographie ou à un reportage, mais pas à un travail d'invention et de mise en question de la langue et du monde.

Il est d'ailleurs symptomatique que ce soient généralement des essayistes et des journalistes qui aient fait des tabacs à "Apostrophes". Les romanciers, et plus encore les poètes (lorsqu'on les invite), sont pour leur part acculés dans ce type d'émission à un dilemme des plus cruels: soit ils parlent, au risque de déflorer ou de trahir complètement leurs livres (qui, par définition, sont irrésümables et irréductibles à ce qu'on peut en dire), soit ils se taisent ou piquent une crise d'aphasie aiguë (comme Modiano), ce qui amène le téléspectateur à se demander pourquoi ils sont venus. Finalement, il faut bien reconnaître que les écrivains qui refusent de passer à la télévision (comme Gracq et Beckett) sont les plus fidèles à leur vocation: leur discrétion affirme bien plus que de longs discours que ce qui fait la littérature, ce sont les livres et non les auteurs.

Oserais-je, en conclusion, suggérer aux animateurs de télé qui me liraient une idée un peu folle? Je rêve d'une émission véritablement littéraire: d'une émission où l'on aurait l'audace de simplement lire des textes.

Jean-Louis Dufays